

Chine

Dimanche soir, Delphine est rentrée à l'internat avec une plus grosse valise qu'elle n'en était partie. Dedans, il y avait une nouvelle paire de demi-pointes – la semelle encore toute douce, les coutures encore blanches, le petit nœud sur l'empeigne aussi rose que les moustaches des souris dans les livres pour enfant –, un énorme sac de coton cardé (une fois, j'ai demandé à ma mère de m'en acheter, elle m'a pris des Demak'Up en me disant : « Pourquoi ça irait pas ? Ils seront très confortables tes orteils là-dedans »), et puis un pull à col roulé avec des liserés dorés sur les manches. Elle devait se sentir un peu coupable de déballer ces merveilles sous mes yeux – j'étais restée à l'internat tout le week-end –, alors elle m'a dit, tandis qu'elle essayait de replier son pull en respectant les plis qu'avait faits l'apprêt :

« Je pourrais te le prêter ? Si tu veux... »

Il n'y a pas une semaine où une fille ne porte pas quelque chose qui appartient à Delphine : une barrette, un bracelet, du vernis à ongles, une écharpe. Au début, je pensais que c'était des caprices d'enfant gâté, qu'elle vou-

lait exhiber tout ce qu'elle possède – la quantité de choses qu'elle a réussi à faire rentrer dans son box de quatre mètres carrés... –, et puis, j'ai compris que c'était sa façon à elle de tisser des liens avec les autres, le moyen de n'être jamais seule. Ça doit la rassurer, de savoir qu'elle a un tube de brillant à lèvres chez Mélissa, son pendentif en strass je sais pas où, deux de ses cartes postales au-dessus de mon bureau. Elle me fait penser au Petit Poucet, à disperser ses babioles dans tout l'internat.

C'est toujours difficile pour elle, ces retours de week-ends où je ne suis pas partie. Je me dis souvent qu'elle doit trouver que ça sent le renfermé dans la chambre, à cause de moi... Le dimanche, il y a comme un grand courant d'air dans les couloirs, c'est l'air des gares, des aéroports, l'air des villes qui ne sont pas Nanterre, mais Montpellier, Rennes, Orléans, l'air de la montagne ou de la mer, celui des pots de confiture fraîche qu'on a calés dans les valises. Tout le monde revient légèrement différent de ces week-ends, une nouvelle coupe de cheveux, des nouvelles chaussures, et s'il y a un changement chez ceux qui « sont restés », il est invisible.

Delphine ose rarement des questions sur ce que j'ai fait, elle doit s'imaginer ces deux jours comme trois cents ans de solitude, l'enfer. Moi ça m'est un peu égal. Je bouquine, je regarde des ballets. Samedi, on a regardé *La Sylphide* avec Margherita et Sung. On peut pas faire grand-chose d'autre avec eux, ils parlent pas un mot de français. Mais ils comprennent la danse, et moi j'ai compris ce que disait Sung en montrant les pointes d'Agnès Letestu qui glissaient sur la

scène : « tic tic tic tic tic tic ». « Regardez ses pieds, ils tricotent ». Quarante-huit heures entre Margherita et Sung rendraient Delphine complètement hystérique, moins à cause du silence – même si, pour elle, le silence est une forme de tristesse – que parce qu'ils sont privés de leurs parents, de leur pays, pendant des semaines, des mois. Sung ne rentrera chez lui que pour les grandes vacances. J'ai essayé de lui demander pourquoi il venait de si loin, c'est vrai quoi, il y a un Opéra à Séoul, avec une école. Camille, la surveillante qui était de perm ce week-end, a répondu pour lui : « Mais c'est pas la même chose. On ne danse pas à Paris comme on danse à Séoul, New York ou Moscou. Ici, on vous apprend le "style", la grâce, l'élégance à la française. Pas vrai, Sung ? » Il a souri poliment alors qu'il avait rien capté. Et elle a ajouté : « Faudrait que t'apprenne un peu le français quand même, ça fait quatre mois que tu es là. *You nid to leurn french, hein ?* »

Quand elle a eu fini de ranger ses affaires, Delphine a poussé sa valise sous son lit. Elle laisse toujours dépasser une languette ou une poignée, comme si elle pouvait oublier que seulement cinq jours la séparent du prochain départ. Cinq jours. Pour elle, c'est tout un océan à boire. Un instant, j'ai cru qu'elle allait fondre en larmes alors qu'elle jouait avec le petit cadenas doré sur la fermeture Éclair, mais elle a simplement levé les yeux vers moi.

« T'es restée là, t'as mangé à la cantine en face d'un Coréen muet, et t'as passé un bon week-end.

— Pas un mauvais week-end en tout cas. »

Elle a secoué la tête comme si elle était face à un truc paranormal.

« T'es bizarre.

— Tu vivrais dans ma famille, enfin, avec ma mère, eh ben tu compterais pas les jours avant de retourner la voir. »

Delphine a eu soudain l'air si triste que j'ai ajouté :

« C'est pas que je l'aime pas, hein ?

— Alors c'est quoi ?

— C'est... je sais pas... Quand on est ensemble, elle est jamais là, alors mieux vaut avoir sa vie chacune de son côté, tu vois ? »

Je crois que ma mère et moi, on lui fait un peu peur. Et encore, elle sait pas tout. Elle sait pas que quand je rentre à la maison, j'ai à peine enlevé mon manteau que je suis déjà à vider les cendriers, à chercher les éponges sous l'évier tellement c'est crade. Elle sait pas que la seule chose qui soit bien rangée chez nous, c'est la photo de mon père, entre la page 122 et la page 123 des *Trois Mousquetaires*. Elle sait pas qu'il m'arrive encore, dans les bus, les trains, les magasins, de fixer un homme et de comparer, trait pour trait, son visage à celui de la photo, de me demander s'il porte lui aussi un grain de beauté de la taille d'une pièce de cinq centimes sur la clavicule, et enfin d'hésiter, cinq, dix, trente secondes, une éternité, pour savoir si j'ose l'aborder. Je n'ose jamais.